

Essai philosophique

DIEU SANS VISAGE

Essai sur la conscience, la fragmentation et l'unité

Sylvain Delahaye

INTRODUCTION – LE MOT DE TROP

Le mot « Dieu » est devenu encombrant. Chargé de peurs, d'interdits, de dogmes et de projections humaines, il semble désormais impropre à toute pensée rigoureuse. La philosophie analytique, héritière de l'empirisme logique, a longtemps considéré de telles notions comme dépourvues de sens vérifiable, tandis que la science, dans sa quête d'objectivité, l'a méthodologiquement écarté de son champ d'investigation. Pourtant, derrière ce mot discrédité par l'histoire et la critique philosophique, demeure une question intacte, une interrogation fondamentale qui traverse autant la métaphysique que les sciences cognitives contemporaines : y a-t-il une unité profonde derrière la multiplicité apparente du réel et de nos consciences individuelles ?

Cet essai ne défend ni une croyance, ni une négation. Il ne s'agit ni d'un texte religieux, ni d'un manifeste mystique. Il se propose d'explorer, à la lumière des débats actuels en philosophie de l'esprit et en neurosciences, une hypothèse philosophico-scientifique. Cette démarche s'inscrit dans un dialogue renouvelé où des philosophes s'initient aux neurosciences et où des scientifiques reconnaissent les enjeux métaphysiques inhérents à leurs recherches (Changeux, 1991).

Et si ce que nous appelons “Dieu” n’était ni un être, ni une volonté, mais une conscience unique fragmentée en expériences individuelles, cherchant non à dominer le monde, mais à s’y reconnaître ?

Cette proposition invite à repenser la conscience non comme un produit local et accidentel du cerveau, mais comme une propriété fondamentale de la réalité. Elle rejoint, par des voies séculières et argumentatives, des intuitions anciennes issues de traditions non-dualistes, tant

orientales (Advaita Vedanta, Bouddhisme Zen) qu'occidentales (Spinoza, Maître Eckhart), pour qui l'unité sous-tend la diversité apparente ("Non-dualité"). L'enjeu est de voir si un tel modèle peut offrir un cadre conceptuel cohérent, capable d'intégrer les découvertes scientifiques sans renoncer à la profondeur de l'expérience subjective.

I. La conscience comme fait brut

La conscience est un scandale scientifique. Après plus d'un siècle de neurosciences, nous disposons de preuves solides que le cerveau est responsable de nos capacités conscientes (Neuroscience News, 2022). Nous pouvons cartographier les « corrélats neuronaux de la conscience » (CNC), c'est-à-dire l'ensemble minimal de mécanismes neuronaux nécessaires à l'émergence d'un état mental subjectif. Pourtant, cette approche, que le philosophe David Chalmers nomme le « problème facile », laisse intacte l'énigme fondamentale : pourquoi et comment ces processus physiques donnent-ils lieu à une expérience vécue, à une riche vie intérieure ? (Chalmers, 1995). C'est le « problème difficile » de la conscience : expliquer l'émergence des *qualia*, ces qualités subjectives et ressenties comme la rougeur du rouge ou la sensation de douleur ("Problème difficile de la conscience" ; FRC Neurodon).

Les *qualia* sont les propriétés qualitatives de nos états mentaux, « l'effet que cela fait » d'être dans ces états (Nagel, 1974). Ils sont décrits comme ineffables, directement accessibles par introspection et essentiellement subjectifs (Encyclo-philo.fr, "Qualia"). Le fait que nous ayons des expériences subjectives, et pas seulement des comportements fonctionnels, pose un défi majeur au physicalisme, la thèse selon laquelle tout ce qui existe est de nature physique (Kammerer, 2022). Des expériences de pensée comme celle de la scientifique Mary, qui connaît tout sur la physique de la couleur mais n'en a jamais fait l'expérience, suggèrent que la connaissance des faits physiques ne suffit pas à épuiser la connaissance de l'expérience subjective (Jackson, 1982). De même, l'idée d'un « zombie philosophique », une créature physiquement identique à un humain mais dépourvue de toute expérience consciente, bien que logiquement concevable, met en évidence un « gouffre explicatif » entre le physique et le phénoménal (Levine, 1983).

La conscience n'obéit pas à une logique biologique simple. Elle est coûteuse sur le plan énergétique et ne semble pas strictement nécessaire à la survie, comme en témoignent les nombreux processus non conscients qui régulent notre comportement (LeDoux & Brown, 2017). Elle génère souffrance, doute et angoisse, ce qui en fait un outil loin d'être optimisé pour l'adaptation. Elle ressemble davantage à une propriété émergente, un phénomène qui apparaît lorsque des systèmes atteignent un certain seuil de complexité et d'intégration de l'information. La Théorie de l'Information Intégrée (TII) de Giulio Tononi propose que la conscience est identique à la capacité d'un système à intégrer de l'information, une quantité mesurable nommée Φ (phi) (Tononi, 2004). Selon cette théorie, tout système avec un Φ supérieur à zéro possède un certain degré de conscience, ce qui ouvre la porte à une forme de panpsychisme (Polytechnique Insights, 2025).

La science ne prouve pas que la conscience soit universelle, mais elle ne peut pas non plus expliquer de manière satisfaisante son apparition locale et son caractère qualitatif. Comme le souligne Thomas Nagel, toute théorie objective et physique semble inévitablement abandonner le point de vue subjectif qui est l'essence même de la conscience (Nagel, 1974). Ce paradoxe, ce « fait brut » de l'expérience subjective qui résiste à la réduction, ouvre un espace légitime pour une hypothèse plus large, qui ne la considère pas comme une anomalie locale mais comme une caractéristique fondamentale de la réalité.

II. Une conscience unique fragmentée

Supposons ceci, non comme une croyance, mais comme un modèle de travail : il n'existerait qu'une seule conscience fondamentale, sans forme, sans identité, sans intention morale, qui se manifeste à travers une multitude de supports physiques. Cette perspective, connue sous le nom de non-dualité, est présente dans de nombreuses traditions philosophiques et spirituelles, de l'Advaita Vedanta hindou (« Tat tvam asi » : « Tu es Cela ») à la pensée de Spinoza, pour qui Pensée et Étendue ne sont que deux attributs d'une unique substance (Wikipedia, "Non-dualité" ; Entetement.com, 2025).

Dans cette optique, l'individu n'est pas une conscience séparée, mais une perspective locale, une fenêtre par laquelle l'unité se perçoit elle-même. La séparation entre « moi » et « autre » serait une illusion fonctionnelle, nécessaire à l'interaction et à la survie, mais non ontologique. Le « je », cette conscience de soi qui nous semble si centrale, ne serait pas la conscience elle-même, mais un état expérientiel transitoire, un « centre de gravité narratif » (Dennett, 1991) limité par un corps, une mémoire et une histoire. La conscience ne se multiplie pas réellement ; elle se diffracte, à la manière d'une lumière unique passant à travers un prisme. Cette fragmentation n'est pas une pathologie, mais la condition même de l'expérience diversifiée que nous connaissons (Panodysey.com, 2025).

Cette idée trouve un écho dans le panpsychisme contemporain, défendu par des philosophes comme Galen Strawson et Philip Goff. Le panpsychisme postule que la conscience, ou du moins une forme de « proto-conscience », est une propriété fondamentale de la matière, présente jusqu'au niveau des particules élémentaires (UNIGE, 2025 ; Epsihijatar.net, 2025). Pour ces penseurs, le matérialisme réductionniste, en niant la réalité de l'expérience, commet une erreur fondamentale. Le panpsychisme propose une alternative : la conscience n'émerge pas *ex nihilo* de la matière non-consciente, mais elle est présente depuis

le début. Le défi principal de cette théorie, connu comme le « problème de la combinaison », est d'expliquer comment ces micro-consciences ou proto-consciences s'agrègent pour former la conscience macroscopique unifiée que nous expérimentons (Wikipedia, "Panpsychisme").

Le modèle d'une conscience unique fragmentée offre une solution conceptuelle à ce problème : il n'y a pas de combinaison ascendante, mais une différenciation descendante. L'unité est première, la multiplicité est dérivée. Ce que nous percevons comme des consciences séparées ne sont que des points de vue limités sur un champ de conscience unifié. Comme le suggère la physique quantique, la réalité fondamentale pourrait ne pas être un ensemble d'objets séparés, mais un champ d'ondes et de potentiels interconnectés, où la notion de partie isolée perd son sens (Impact Campus, 2023). La conscience, dans ce cadre, ne serait pas une collection d'îlots mentaux, mais un océan unique se manifestant en vagues individuelles.

III. L'homme comme interface

Si la conscience est fondamentale, alors le cerveau ne la crée pas. Il la canalise, la filtre, la module. À l'image d'un prisme qui décompose une lumière blanche unique en un spectre de couleurs multiples, chaque cerveau humain serait une interface complexe et limitante, une structure physique qui contraint le champ de conscience universel pour produire une expérience singulière et subjective. Cette idée, loin d'être purement mystique, trouve des points d'ancrage dans plusieurs paradigmes scientifiques contemporains.

Premièrement, elle est compatible avec une vision informationnelle de l'univers. Des théories comme la Théorie de l'Information Intégrée (TII) postulent que la conscience est liée à la structure causale d'un système et à sa capacité à intégrer l'information (Tononi, 2004). Le cerveau, avec sa connectivité ré-entrante massive, serait une structure exceptionnellement apte à réaliser un haut degré d'information intégrée (Φ). Dans cette perspective, le cerveau n'est pas tant un générateur de conscience qu'un résonateur, une structure dont la complexité lui permet d'instancier un état de conscience particulièrement riche et différencié à partir d'un potentiel informationnel plus fondamental (IEP, "Integrated Information Theory of Consciousness").

Deuxièmement, cette conception résonne avec certaines interprétations de la physique quantique. Des théories, bien que controversées, ont exploré le lien entre conscience et mécanique quantique. L'interprétation de Copenhague, par exemple, souligne le rôle de l'observateur dans l'« effondrement de la fonction d'onde », le passage d'une superposition d'états potentiels à une réalité actualisée. Eugene Wigner a même suggéré que c'est la conscience elle-même qui provoque cet effondrement, jouant ainsi un rôle fondamental dans la création de la réalité (UNIGE, 2025). Plus spéculative encore, la théorie Orch-OR de Roger Penrose et Stuart Hameroff propose que la conscience émerge de processus quantiques se

déroulant au sein des microtubules neuronaux, agissant comme des ordinateurs quantiques qui traitent une information fondamentale inhérente à la géométrie de l'espace-temps (Epsihjatar.net, 2025 ; L'actualité, 2024). Dans ces modèles, le cerveau est une interface qui interagit avec un niveau de réalité plus fondamental, de nature quantique ou informationnelle.

La conscience serait donc dépendante d'un support, mais non réductible à ce support. Les neurosciences montrent clairement que des lésions cérébrales ou l'anesthésie altèrent ou suppriment la conscience, prouvant sa dépendance vis-à-vis du substrat neuronal (Institut du Cerveau). Cependant, cela ne prouve pas que le cerveau en soit la source ultime, pas plus que le fait de casser un poste de radio et de ne plus entendre la musique ne prouve que la radio produisait la musique. La radio est un récepteur qui convertit des ondes électromagnétiques en ondes sonores. De même, le cerveau pourrait être un transducteur complexe qui convertit une forme de conscience fondamentale en expérience subjective et personnelle. La structure du cerveau (le hardware) détermine la fonction (le software de l'expérience), mais ne crée pas l'électricité qui l'alimente.

IV. Dieu sans intention

Adopter l'hypothèse d'une conscience fondamentale unique, se fragmentant pour s'expérimenter, oblige à renoncer à une idée centrale et rassurante des monothéismes : celle d'un Dieu personnel, omniscient, omnipotent et moral. Si ce que nous appelons « Dieu » est ce processus de conscience, alors il ne s'agit pas d'une conscience qui sait déjà tout. Au contraire, c'est une conscience qui apprend et se découvre à travers l'expérience de ses fragments.

Ce « Dieu » ne serait ni parfait, ni omniscient, ni moral au sens humain du terme. La perfection implique un état achevé, statique, alors que le modèle proposé est celui d'un processus dynamique. L'omniscience est impossible si la connaissance s'acquiert précisément à travers la multiplicité des expériences limitées. La moralité, en tant que système de jugements sur le bien et le mal, présuppose une dualité que cette conscience fondamentale chercherait justement à expérimenter, et non à juger depuis une position de surplomb. Ce Dieu ne jugerait pas, car il est à la fois le juge, l'accusé et le tribunal. Il n'aurait pas d'intention prédéfinie, car son "intention" serait l'acte même de se déployer dans la diversité du réel.

S'il existe quelque chose que l'on peut encore appeler Dieu, ce serait un processus, pas une entité. Une conscience qui ne se connaît qu'en se fragmentant. Une unité qui ne se perçoit qu'en traversant la dualité. Cette vision déconstruit l'image d'un Dieu-personne, d'un artisan extérieur au monde, pour la remplacer par celle d'un principe immanent, d'un champ de potentiel qui s'actualise en permanence. C'est une vision qui se rapproche du « Dieu ou la Nature » (*Deus sive Natura*) de Spinoza, pour qui tout ce qui est, est une modification de l'unique substance (Entetement.com, 2025).

Dans cette vision, la phrase biblique « Dieu a créé l'homme à son image » cesse d'être une affirmation religieuse et devient une métaphore radicale : l'homme serait le lieu où l'unité apprend à se regarder.

L'humanité, avec sa capacité unique de conscience réflexive, de langage et de métacognition, deviendrait une interface privilégiée à travers laquelle ce processus de conscience peut non seulement expérimenter le monde, mais aussi s'expérimenter lui-même. Notre capacité à nous poser la question de notre propre nature, à développer des sciences et des philosophies, serait alors la manifestation la plus aboutie de cette quête de connaissance de soi à l'échelle cosmique. L'homme n'est pas créé *par* une image, il *est* l'image en train de se former, le miroir dans lequel l'universel prend conscience de lui-même.

V. La dualité comme condition de la connaissance

L'expérience humaine est fondamentalement structurée par la dualité. Notre appareil cognitif fonctionne par distinctions : sujet/objet, moi/autrui, intérieur/extérieur. Nos jugements de valeur reposent sur des oppositions : bien/mal, beau/laid, juste/injuste. Nos émotions oscillent entre des pôles : amour/peur, joie/tristesse, ordre/chaos. Cette structure dualiste n'est pas une erreur de perception ; elle est la condition même de la connaissance. Comme le souligne la phénoménologie, « toute conscience est conscience de quelque chose » (Husserl, cité dans L'Étudiant, 2024), ce qui implique une distinction fondamentale entre l'acte de connaître et la chose connue. Sans séparation, pas de relation ; sans altérité, pas de perception.

La souffrance psychologique naît souvent du refus de cette dualité, de l'attachement exclusif à un pôle et du rejet violent de l'autre. La maturité, à l'inverse, semble naître de la capacité à intégrer les opposés, à reconnaître la nécessité de l'ombre pour que la lumière soit perçue, à accepter la complexité et l'ambivalence de l'existence. La psychologie, notamment à travers des concepts comme celui de l'intégration de l'« ombre » chez Jung, ou les thérapies basées sur l'acceptation, souligne que le chemin vers la plénitude passe non par l'éradication du négatif, mais par son intégration consciente.

Si cette logique est vraie à l'échelle individuelle, pourquoi ne le serait-elle pas à l'échelle cosmique ? Si la conscience fondamentale est une unité cherchant à se connaître, la fragmentation en une myriade d'expériences dualistes pourrait être le seul moyen pour elle d'y parvenir. L'univers, dans sa diversité et ses tensions, serait le champ d'expérimentation de cette conscience. L'humanité, dans son ensemble, avec ses conflits, ses créations, ses amours et ses haines, pourrait être le lieu d'un vaste travail d'unification. Ce travail ne consisterait pas

à supprimer le mal, l'erreur ou la souffrance – ce qui reviendrait à effacer une partie du spectre de l'expérience – mais à cesser de les projeter à l'extérieur de soi, à les reconnaître comme des facettes de la totalité, et à les intégrer sans les glorifier ni les nier.

Cette perspective rejoint la dialectique de Hegel, pour qui la conscience évolue à travers la confrontation avec son autre, progressant de la sensation immédiate à la conscience de soi universelle par un processus de négation et de synthèse (L'Étudiant, 2024). La dualité n'est pas l'état final, mais le moteur nécessaire du processus de connaissance de soi. L'unité ne peut se saisir elle-même directement ; elle doit passer par le détour de la séparation pour se reconnaître dans sa propre réflexion.

VI. La réunification : ni fusion, ni disparition

Que signifierait alors une « réunification » dans ce cadre ? Il ne s'agit pas d'un retour mystique à un état de fusion indifférenciée, d'une dissolution de l'individu dans un grand Tout impersonnel. Une telle vision annulerait la valeur de l'expérience singulière, qui est précisément le but du processus de fragmentation. La réunification serait plutôt un état de connaissance, une transformation de la conscience et non une abolition de celle-ci.

Elle consisterait en une acceptation lucide de la double nature de notre être : nous sommes à la fois une perspective limitée, un individu incarné avec une histoire unique, et une manifestation de la conscience universelle. La réunification est la reconnaissance que la séparation est réelle dans l'expérience, mais non absolue dans l'être. L'individu ne disparaît pas. Il cesse simplement de se croire fondamentalement isolé. C'est la prise de conscience que le « je » est une construction fonctionnelle, une interface, et non l'essence ultime de ce que nous sommes. Cette prise de conscience ne détruit pas le « je », mais le resitue dans un contexte plus vaste, le libérant du fardeau de son apparente solitude ontologique.

Cette idée est au cœur des philosophies non-duelles. Dans le bouddhisme Zen, l'éveil (satori) n'est pas la destruction de la personnalité, mais la vision claire de sa nature impermanente et interdépendante (la vacuité, ou *śūnyatā*). Dans la pensée de Spinoza, atteindre le « troisième genre de connaissance » (la connaissance intuitive) permet de comprendre comment les choses singulières découlent de la nécessité de la substance divine, et de s'aimer soi-même et le monde comme faisant partie de cette totalité nécessaire (Entetement.com, 2025). Il ne s'agit pas de fusionner avec Dieu, mais de comprendre que nous sommes, en notre essence, une expression de Dieu/Nature.

La réunification est donc un changement de perspective, un passage d'une identité basée sur la séparation à une identité basée sur la participation. L'expérience subjective demeure, avec ses couleurs, ses sons et ses émotions, mais elle n'est plus perçue comme la propriété exclusive d'un ego isolé. Elle est reconnue comme une modulation locale du champ de conscience global. La souffrance liée au sentiment de séparation s'atténue, non parce que le monde change, mais parce que notre relation au monde est transformée.

CONCLUSION – DIEU COMME HYPOTHÈSE DE MATURITÉ

Cette vision d'une conscience unique se fragmentant pour s'expérimenter ne prouve rien de manière empirique. Elle se situe à la frontière de la science et de la philosophie, là où les modèles cherchent à donner un sens aux faits sans pouvoir être définitivement validés ou réfutés par eux (Andler, 2023). Sa valeur n'est pas celle d'une vérité dogmatique, mais celle d'une hypothèse de travail, une hypothèse de maturité.

Elle a une force rare : elle n'exige ni foi aveugle, ni peur d'un jugement, ni soumission à une autorité extérieure. Elle transforme radicalement la notion de Dieu :

- D'un juge omniscient, elle fait un mystère en cours d'exploration.
- D'un maître extérieur, elle fait une profondeur immanente à notre propre être.
- D'une autorité qui commande, elle fait une question ouverte qui nous constitue.

Si Dieu existe ainsi, alors il n'est pas à adorer comme une entité séparée, mais à habiter consciemment, en assumant notre rôle de perspective unique au sein de la totalité. Cette approche invite à une éthique de la responsabilité et de la connaissance, plutôt qu'à une morale de l'obéissance. La dignité humaine, comme le suggérait Kant, réside dans cette capacité à être une « personne », un « Je » capable de se représenter soi-même et le monde (L'Étudiant, 2024). Dans notre modèle, cette dignité prend une dimension cosmique : nous sommes les agents par lesquels la conscience universelle devient consciente d'elle-même.

Peut-être que le sens ultime de l'existence humaine n'est ni de survivre biologiquement, ni même de comprendre l'univers de manière objective. Peut-être est-il de participer activement à cette grande aventure de la conscience. Permettre à cette conscience — unique dans son essence, fragmentée dans sa manifestation, limitée dans chacune de ses perspectives — de se reconnaître enfin, à travers nous, dans la stupéfiante diversité de sa propre totalité.

Références

- Andler, D. (2023). *Science et philosophie*. Document consulté sur ens.psl.eu.
- Chalmers, D. (1995). Facing up to the problem of consciousness. *Journal of Consciousness Studies*, 2(3), 200-219.
- Changeux, J.-P. (1991). *Philosophie de l'esprit et science du cerveau*. Consulté sur philpapers.org.
- Dennett, D. (1991). *Consciousness Explained*. Little, Brown and Co.
- Encyclo-philos.fr. (n.d.). *Qualia*. Consulté le 16 décembre 2025.
- Entetement.com. (2025, 16 octobre). *Le non-dualisme de Spinoza ou la dynamite philosophique*.
- Epsihijatar.net. (2025, 6 mars). *Savremene teorije svesti: od kvantne fizike do vestacke inteligencije*.
- FRC Neurodon. (n.d.). *La conscience*. Consulté le 16 décembre 2025.
- Impact Campus. (2023, 10 novembre). *La non-dualité est-elle scientifique ?*
- Institut du Cerveau. (n.d.). *La conscience*. Consulté le 16 décembre 2025.
- Jackson, F. (1982). Epiphenomenal Qualia. *The Philosophical Quarterly*, 32(127), 127-136.
- Kammerer, F. (2022, 1 juin). Le « problème difficile » de la conscience, les arguments antiphysicalistes et les positions philosophiques possibles. *Conscience et matière*.
- L'actualité. (2024, 19 mars). *Le mystère de la conscience*.
- L'Étudiant. (2024, 17 avril). *La conscience - Révision en philosophie*.

- LeDoux, J. E., & Brown, R. (2017). A higher-order theory of emotional consciousness. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 114(10), E2016-E2025.
- Levine, J. (1983). Materialism and Qualia: The Explanatory Gap. *Pacific Philosophical Quarterly*, 64(4), 354-361.
- Nagel, T. (1974). What Is It Like to Be a Bat? *The Philosophical Review*, 83(4), 435-450.
- Neuroscience News. (2022, 11 août). *Physics and Consciousness: How the Brain Creates Our Conscious Abilities*.
- Panodysey.com. (2025, 6 février). *La Géhenne en Cours et le Paradoxe de la Conscience Fragmentée*.
- Polytechnique Insights. (2025, 16 septembre). *Les neurosciences peuvent-elles résoudre l'énigme de la conscience ?*
- Tononi, G. (2004). An information integration theory of consciousness. *BMC Neuroscience*, 5(1), 42.
- UNIGE. (2025, 11 mars). *Éditorial du printemps 2025 : Le mystère de la conscience*.
- Wikipedia. (n.d.). *Corrélat neuronal de la conscience*. Consulté le 16 décembre 2025.
- Wikipedia. (n.d.). *Non-dualité*. Consulté le 16 décembre 2025.
- Wikipedia. (n.d.). *Panpsychisme*. Consulté le 16 décembre 2025.
- Wikipedia. (n.d.). *Problème difficile de la conscience*. Consulté le 16 décembre 2025.
- Internet Encyclopedia of Philosophy (IEP). (n.d.). *Integrated Information Theory of Consciousness*. Consulté le 16 décembre 2025.